HAL
open science

Le travail de la philosophie, le travail de la littérature

Daniele Lorenzini, Ariane Revel

To cite this version:

Daniele Lorenzini, Ariane Revel. Le travail de la philosophie, le travail de la littérature. Le travail de la littérature. Usages du littéraire en philosophie, Presses Universitaires de Rennes, pp.9-25, 2012, Æsthetica. halshs-00743593

HAL Id: halshs-00743593

https://shs.hal.science/halshs-00743593v1

Submitted on 19 Oct 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Daniele Lorenzini et Ariane Revel

Introduction
Le travail de la philosophie, le travail de la littérature

Le présent volume est le résultat, repris et retravaillé, d'un colloque international qui a été organisé les 19 et 20 mai 2011 par l'équipe d'accueil « Lettres, idées, savoirs » de l'université Paris-Est Créteil et par le Centre international d'étude de la philosophie française contemporaine (CIEPFC) de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm. La question qui nous a guidés dans l'organisation de ces journées et qui guide aussi, par conséquent, le développement de ce volume, est celle de l'usage, ou plutôt *des usages* que la philosophie fait, et peut faire, de la littérature. Ce qui nous intéressait, dès le départ, c'était de questionner ce rapport à la fois très fécond, protéiforme, parfois très théorisé et parfois très peu défini que la philosophie entretient avec la littérature comme avec l'un de ses objets. « Usages », « objet » : ces termes mêmes sont à prendre avec précaution lorsqu'il s'agit de décrire les rapports entre littérature et philosophie. L'usage ne peut pas, ou en tout cas ne peut plus, être envisagé comme de l'ordre de la subordination : ni sous la forme d'une instrumentalisation de la littérature – conçue comme réservoir d'exemples édifiants sur lesquels la philosophie pourrait raisonner, et occupant ainsi une place un peu similaire à celle de l'histoire –, ni sous la forme d'une extraction de la moelle philosophique dont les textes littéraires seraient porteurs, comme à leur insu, et qu'il conviendrait de mettre au jour, en la libérant de sa gangue rhétorique ou poétique. L'usage, ici, ce n'est donc pas la réduction, d'une manière ou d'une autre, de la littérature à la philosophie par la philosophie, mais l'expérience d'un objet qui précisément ne se laisse pas assimiler par la philosophie, mais la travaille, autant qu'elle le travaille : ce sont ces modes d'interaction, au pluriel, ces manières dont la philosophie élabore une pratique de la littérature et dont la littérature joue à l'intérieur de la construction de discours qui se revendiquent de la philosophie, qui nous intéressaient.

« Le travail de la littérature », Daniele Lorenzini et Ariane Revel (dir.)
ISBN 978-2-7535-2035-6 Presses universitaires de Rennes, 2012, www.pur-editions.fr

Ils nous intéressaient, et nous intéressent, entre autres dans la mesure où la philosophie entretient un rapport tout à fait particulier – même s'il n'est pas dit qu'il soit unique – avec cet objet littéraire, qui est à la fois un rapport d'hétérogénéité et de coexistence intime. On sait que la réelle partition de la littérature et de la philosophie est tardive, et relève, du moins en France, d'un partage disciplinaire qui prend place dans la première moitié du XIXe siècle[1]. Dire cela, ce n'est pas faire de cette origine commune l'horizon de toute recherche sur les rapports entre philosophie et littérature. Ce serait précisément nier la complexité de ces rapports que de le faire, et nier pour commencer le fait que dès avant la séparation des champs, il pouvait y avoir une certaine différenciation des activités d'écriture littéraires et philosophiques, une certaine différenciation des « genres », pourrait-on dire, de l'écriture. Si les deux espaces n'étaient pas autonomes, cela ne veut pas dire pour autant qu'il n'y avait aucune différence entre les styles de textes, entre les objets traités et les manières de les traiter ; cela veut simplement dire que la différenciation qui opérait avant la fin du XVIIIe siècle était plus complexe, plus subtile, et tout simplement beaucoup moins tranchée que celle que nous connaissons.

Du reste, si nous nous intéressons à ces relations qui unissent littérature et philosophie, c'est depuis leur séparation, à partir de laquelle nous en faisons l'expérience, à partir de laquelle nous les appréhendons intuitivement. Avec plus ou moins de pertinence, certes, nous avons reconnu, ou même constitué, rétrospectivement des corpus « littéraires » et « philosophiques » sur des œuvres antérieures au XIXe siècle, dédoublant parfois même l'étude sur des œuvres que les deux champs disciplinaires s'étaient appropriées – c'est le cas, exemplairement, des *Essais* de Montaigne ou des *Pensées* de Pascal. Ce partage est le nôtre, et vouloir revenir à une unité originelle de la littérature et de la philosophie, ce serait nier l'histoire des savoirs dont nos pratiques scientifiques sont à la fois le produit et les héritières. Nous ne pouvons plus penser les relations entre littérature et philosophie comme on les pensait il y a trois siècles, et si nous essayons de reconstituer ces modes d'appréhension anciens, c'est bien parce qu'ils nous permettent d'historiciser la séparation et de préciser les points de ressemblance et d'opposition, non de retourner à l'unité perdue.

Si nous partons de cette confusion commune de la littérature et de la philosophie, c'est donc en réalité que leur partition tardive nous force à considérer l'absence de naturalité de la séparation radicale des pratiques d'écriture et de lecture correspondant aux deux types d'œuvres : elles proviennent d'un même

• 1 – Sur le partage disciplinaire entre philosophie et littérature et sa dimension historique, voir notamment Sabot Ph., *Philosophie et littérature. Approches et enjeux d'une question*, Paris, PUF, 2002, p. 8 *sqq.* ; Ribard D., « Philosophe ou écrivain ? Problèmes de délimitation entre histoire littéraire et histoire de la philosophie en France, 1650-1850 », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, vol. 55, nº 2, 2002, p. 355-388.

« Le travail de la littérature », Daniele Lorenzini et Ariane Revel (dir.)
ISBN 978-2-7535-2035-6 Presses universitaires de Rennes, 2012, www.pur-editions.fr

ensemble de pratiques textuelles, à partir desquelles la distinction s'est peu à peu construite. Or, quelles sont les conséquences de cette absence de naturalité ? De même que le rapport à l'écriture littéraire travaille l'écriture de l'histoire ou celle de la sociologie, il travaille l'écriture de la philosophie. Il la travaille, cependant, d'une façon sans doute particulière, et différente des autres sciences humaines, en raison des types de raisonnement et d'administration de la preuve qui sont admis en philosophie, ou dans certaines parties de la philosophie du moins. On sait que la philosophie occupe une position à part dans les sciences humaines : ayant eu longtemps pour vocation de les couronner, elle s'est vue écartée par elles au moment de la constitution disciplinaire des sciences sociales, comme incapable de se constituer en une science positive. Néanmoins, on peut se demander si le caractère « littéraire » de la philosophie – entendu au sens péjoratif, comme son impossible entrée dans la « voie sûre d'une science », pour reprendre la formule kantienne – ne s'est pas de fait constitué comme une véritable possibilité de son écriture, et de ses modalités de véridiction, à part du modèle des sciences sociales[2].

Le rôle joué par des modes discursifs que l'on peut rapporter au domaine littéraire à l'intérieur de textes assignés à la philosophie, avant ou après le début du XIXe siècle, est évident : l'usage ponctuel de récits, de fables, d'exemples narrativisés, mais aussi l'investissement de formes d'écriture littéraires par la philosophie – essais, aphorismes, romans ou contes philosophiques – nous montre ce que nous avons appris à appeler « le littéraire » à l'œuvre au sein même des textes philosophiques, textes dont le but explicite est de produire et de communiquer du raisonnement philosophique, visant la « vérité ». Ces modes discursifs ne jouent

• 2 – Il faudrait ici s'intéresser aux différentes traditions philosophiques contemporaines, et à la variété de leurs styles d'écriture, de leurs types de thèses et des manières dont ces thèses sont prouvées ; cela nécessiterait un travail à part. Mais on voudrait ici au moins mentionner deux éléments importants dans la manière dont le rapport à la preuve d'une part, et à la littérature de l'autre, s'est constitué différemment pour la philosophie et pour les autres sciences humaines. En France – ce serait sans doute différent dans le cas de l'Allemagne –, l'histoire comme la sociologie se sont constituées en tant que disciplines sur un modèle scientifique, contre la domination philosophique, prenant pour modèle les sciences expérimentales ; à ce sujet on peut se référer aux ouvrages fondateurs que sont Langlois Ch.-V. et Seignobos Ch., *Introduction aux études historiques* (1898), Paris, Kimé, 1992 et Durkheim É., *Les règles de la méthode sociologique* (1894), Paris, PUF, 1981. La philosophie, si elle a connu des tentatives positivistes, notamment celle d'Auguste Comte, est restée en marge de cette indexation à un régime de preuve cherchant à se rapprocher le plus possible d'un dispositif expérimental. Mais d'un autre côté, à partir des années 1980, les sciences sociales se sont, plus que la philosophie, penchées massivement sur ce que l'écriture et le lien avec des procédés littéraires faisaient à leurs procédures de véridiction, à la fois à partir de l'influence du *linguistic turn* et aussi à partir, pour l'histoire, de Ricœur (Ricœur P., *Temps et récit*, Paris, Seuil, 1991). La réflexion sur l'écriture philosophique en tant que telle est demeurée moins thématisée, et peut-être moins consciente, malgré plusieurs œuvres importantes (cf. notamment Derrida J., *De la grammatologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1967).

« Le travail de la littérature », Daniele Lorenzini et Ariane Revel (dir.)
ISBN 978-2-7535-2035-6 Presses universitaires de Rennes, 2012, www.pur-editions.fr

pas qu'un rôle illustratif : ils participent de cette visée véridique, ils y contribuent à part entière, ils *prouvent*. Opèrent donc au sein de textes philosophiques, porteurs de visées qui se définissent comme philosophiques, des « fonctions » du discours que nous reconnaissons pour littéraires. Et ce qui est en jeu ici, nous semble-t-il, ce n'est pas tant l'opposition entre l'« écriture » en général et la rigueur d'une pensée rationnelle et transparente à elle-même dont on fantasmerait une indépendance du langage naturel, mais bien l'opposition entre des modes d'écriture que nous reconnaissons comme de l'ordre de la littérature, que nous assignons à des types d'œuvres, à des genres, à des procédés littéraires, et des modes d'écriture que nous assignons à la philosophie.

On peut ouvrir ainsi une première série d'interrogations : quels rapports les textes philosophiques entretiennent-ils avec une poétique ou une stylistique qui les affecteraient directement, et non pas de façon contingente, comme quelque chose qui leur permettrait par exemple de mieux se faire comprendre, mais de façon nécessaire, comme part du raisonnement philosophique lui-même ? Dans quelle mesure peut-on déterminer et problématiser les rapports que la philosophie – ou les différentes manières de faire de la philosophie – entretien(nen)t avec « le littéraire », et comment peut-on définir cet élément littéraire, cette fonction littéraire à l'intérieur de textes qui ne se définissent pas comme de la « littérature » ? On parlait plus haut de la scission des corpus et de l'influence que cette dernière avait sur nos catégories d'appréhension des textes : on voit qu'en fait ce qu'il s'agit de faire dès lors que l'on prend au sérieux la littérarité de la philosophie, c'est autre chose que ce que le partage scolaire nous intime. Au lieu de dire qu'un texte de Montaigne, Pascal, Rousseau, mais aussi pourquoi pas Nietzsche ou Foucault peut être expliqué du point de vue de la littérature ou du point de vue de la philosophie, on pourrait ainsi se demander quelle conséquence cela aurait de l'expliquer, *en philosophes*, en tenant compte de ce qu'il a de « littéraire », et quels outils d'analyse nous seraient alors nécessaires. Non pas négation, donc, mais exploitation cohérente de cette distinction. On pourrait certes se demander aussi dans quelle mesure on peut construire, pour certains textes, une analyse qui oublierait le partage disciplinaire, ou le brouillerait, ou le renverserait. Nous maintenons néanmoins la première possibilité dans la mesure où nous utilisons et nous structurons bien souvent nos approches à travers les catégories construites que sont « littérature » et « philosophie » : ce qui nous intéresse ici, c'est comment, à partir de ces catégories historiquement construites et objectivées, nous dégageons et faisons varier des fonctions qui peuvent prendre place dans un texte « étranger » à la discipline dont elles relèvent *a priori*, et comment nous assignons à ces fonctions des valeurs qui peuvent varier selon les contextes. Comment, ainsi, le littéraire dans un texte philosophique pourra être identifié différemment selon les lecteurs, les époques,

« Le travail de la littérature », Daniele Lorenzini et Ariane Revel (dir.)
ISBN 978-2-7535-2035-6 Presses universitaires de Rennes, 2012, www.pur-editions.fr

les cadres d'interprétation, et sa fonction revue, réinterprétée selon l'idée que l'on se fait de « la littérature ».

Certaines de ces questions peuvent être reportées – et c'est un second point, crucial pour l'étude qui est menée dans ce volume – sur les textes du corpus littéraire à proprement parler. En effet, il nous semble que ce double rapport de familiarité et d'extériorité qui existe entre la philosophie et la littérature joue aussi dans les manières dont on aborde et dont on peut aborder les œuvres littéraires (celles que nous définissons comme appartenant au corpus de « la littérature »), du point de vue de la philosophie, pour la philosophie. Il y a évidemment de nombreuses manières de le faire : il nous semble que l'on peut tout aussi légitimement s'intéresser à la façon dont la littérature – ou des fonctions littéraires, si l'on veut rester dans les mêmes termes – produisent ou provoquent de la pensée théorique, des concepts, ou thématisent des distinctions qui sont traditionnellement l'objet de la philosophie, ou encore mettent l'accent sur l'aspect pratique de ce que la littérature nous donne à expérimenter. On peut s'intéresser à la manière dont la littérature pense et fait penser[3], et on peut s'intéresser à la manière dont elle fait fonctionner des modes d'exemplarité, notamment morale, que l'on expérimente dans la lecture, et devient ainsi « philosophie pratique ». Dans les deux cas, il nous semble que ce qui est au centre, c'est d'abord une pratique de lecture des œuvres, une manière de se rapporter à elles comme à des formes discursives particulières, à partir de laquelle il est possible de développer cette activité spécifique que l'on appelle « philosopher ».

Nous croyons que c'est cette pratique des textes et cette question portant sur la façon dont on peut les exploiter – et sur le type de philosophie qui peut se former à partir de là – qu'il nous faut investir. Comment cette pratique de la littérature qui est à la racine des approches que nous avons mentionnées fonctionne-t-elle ? Pourquoi la littérature constitue-t-elle une forme d'écriture et de lecture que la philosophie ne cesse de scruter, et non pas seulement pour produire une esthétique, une philosophie de la littérature, mais pour produire de la philosophie, en général : de la métaphysique, de l'éthique, de la politique ? En quoi le langage de la littérature, en quoi le travail de la langue qu'elle opère fondent-ils une possibilité philosophique, et par quels biais ? Et quelle est cette *pratique* des textes littéraires qui – il nous semble – est à la racine des philosophies littéraires, même théoriques ?

• 3 – C'est évidemment au livre de Pierre Macherey, rassemblant des études philosophiques qui prennent pour matériau des œuvres littéraires, que nous empruntons la formule : Macherey P., *À quoi pense la littérature ?*, Paris, PUF, 1990.

« Le travail de la littérature », Daniele Lorenzini et Ariane Revel (dir.)
ISBN 978-2-7535-2035-6 Presses universitaires de Rennes, 2012, www.pur-editions.fr

La question de ce que l'expérience littéraire permet de produire de pensée philosophique constitue un premier axe problématique. Si l'on utilise ici le terme d'« expérience », c'est à dessein. La manière dont, depuis Nietzsche – et, chez Nietzsche, dès *La Naissance de la tragédie*[4] –, les philosophes ont considéré la littérature comme une possibilité d'élargissement de la conceptualité philosophique nous semble en effet être marquée par cette notion d'expérience littéraire. Dans la lecture et l'écriture littéraires, c'est un autre usage du langage qui se donne à expérimenter, porteur de possibilités nouvelles pour la pensée ; c'est une autre vision du monde qui se développe à travers ce nouvel agencement du langage – et ici, le terme de « vision » doit être pris au sens propre : la littérature *donne à voir* autre chose, déplace le regard. C'est donc de cette expérience qu'il sera question tout d'abord dans ce volume : de savoir comment la littérature nous donne à expérimenter du nouveau, et comment cette expérience nourrit la pensée philosophique de façon spécifique, comment elle supplée à la rigidité d'un langage philosophique toujours exposé au risque de s'enfermer dans ses propres mécanismes descriptifs et prescriptifs.

L'expérience esthétique que la littérature permet est bien une expérience de la sensibilité, mais de la sensibilité comme immédiatement susceptible de donner un contenu à la philosophie, de donner à penser. La littérature constitue ainsi un accès possible au monde, mais à travers des modalités spécifiques : la « déformation cohérente » du réel qu'elle propose, comme le dit Merleau-Ponty[5], ne donne pas à voir le monde tel qu'il est, dans l'illusion d'une description parfaite, mais tel qu'*on peut le voir*. C'est cette potentialité qui est riche pour la réflexion philosophique, parce qu'elle propose à l'expérience ce qui n'était jusque là pas aperçu comme un objet de la réflexion.

On voit d'emblée que prendre la littérature, davantage que pour objet, pour lieu de questionnement des concepts existants, fait signe vers des réflexions philosophiques qui reconnaissent au langage non-philosophique une puissance de subversion à l'égard des concepts et des systèmes, qui reconnaissent le langage littéraire, plus particulièrement ici, comme porteur, à sa manière, d'une puissance philosophique forte : un peu comme le fait expérimental qui met en doute la théorie, l'usage littéraire du langage force le langage du philosophe. Des réflexions

• 4 – Nietzsche F., *La Naissance de la tragédie*, trad. de M. Haar, Ph. Lacoue-Labarthe et J.-L. Nancy, Paris, Gallimard, 1992. La réflexion que mène Nietzsche sur ce à quoi la tragédie nous permet d'accéder et sur les conséquences de cette expérience pour la manière d'envisager la vérité est fondamentale, de même que la manière dont les œuvres plus tardives travaillent la forme du texte à travers des outils littéraires.

• 5 – Merleau-Ponty M., « Le langage indirect et les voix du silence », *Signes*, Paris, Gallimard, 1960, p. 68. Cf. également à ce sujet Revel J., « Prose du monde ou ordre du discours ? La littérature, un enjeu politique », *infra*, p. 83-100.

« Le travail de la littérature », Daniele Lorenzini et Ariane Revel (dir.)
ISBN 978-2-7535-2035-6 Presses universitaires de Rennes, 2012, www.pur-editions.fr

pour lesquelles, par conséquent, la philosophie constitue un domaine dont l'enceinte est volontairement fragile : elle doit céder, elle doit se laisser interroger, devant l'irruption d'un langage autre, d'un langage qui questionne nos manières de parler du monde.

S'il nous semble que les philosophes qui prennent au sérieux la littérature comme matrice de la théorie valorisent tous cette notion d'expérience, ils ne le font bien évidemment pas tous de la même manière. Philippe Sabot, dans la synthèse qu'il a consacré aux rapports entre philosophie et littérature[6], dégage quatre schèmes à travers lesquels les philosophes s'intéressent aux objets littéraires : le schème didactique, dont l'exemple est le *Proust et les signes* de Gilles Deleuze[7] ; le schème herméneutique, hérité de la tradition heideggérienne[8] ; le schème productif, dont le *Proust* de Vincent Descombes fournit un cas[9] ; et, enfin, ce qu'il nomme « penser sous condition de la littérature », et que l'on pourrait appeler un schème expérimental à proprement parler, exploré notamment par les travaux de Pierre Macherey, et par les siens propres[10]. Le premier de ces schèmes consiste à considérer qu'il y a une philosophie enclose dans l'œuvre littéraire, mais qui obéit aux mêmes schémas que la philosophie traditionnelle, et qu'il revient alors à cette dernière, avec ses propres concepts, d'extraire le contenu conceptuel de l'œuvre littéraire. Le second repose sur un travail interprétatif à partir de l'expression particulière que constitue le médium littéraire. Le troisième considère l'œuvre littéraire comme un lieu qui produit de la philosophie, dans la mesure où elle constitue une expérience de pensée pour le philosophe, au même titre qu'une œuvre de philosophie : ce qui est dit dans l'une n'a pas moins de valeur pour la réflexion que ce qui est dit dans l'autre. Le quatrième traite cette expérience de pensée comme quelque chose qui a lieu dans la langue renouvelée propre au texte, de façon complètement immanente : en d'autres termes, le texte pense, dans la forme très particulière qui est la sienne ; au philosophe de prendre la mesure des transformations conceptuelles induites par ce langage nouveau. Faisons nôtre pour un moment cette grille d'analyse, certes fortement ancrée dans les travaux de la philosophie continentale, et délaissant par conséquent la tradition anglo-saxonne

• 6 – Sabot Ph., *Philosophie et littérature*, *op. cit.*

• 7 – Deleuze G., *Proust et les signes*, Paris, PUF, 1964.

• 8 – Pour cette approche, on peut se référer ici à Heidegger M., *Qu'est-ce que la métaphysique? Questions I*, trad. de H. Corbin, Paris, Gallimard, 1968, mais aussi à Ricœur P., *La Métaphore vive,* Paris, Seuil, 1975, et tout particulièrement à la dernière étude, « Métaphore et discours philosophique », p. 323-399.

• 9 – Descombes V., *Proust*, Paris, Éditions de Minuit, 1987.

• 10 – Cf. Macherey P., *À quoi pense la littérature?*, *op.cit.*, et Sabot Ph., *Pratiques d'écriture, pratiques de pensée : figures du sujet chez Breton-Éluard, Bataille, Leiris*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2001.

« Le travail de la littérature », Daniele Lorenzini et Ariane Revel (dir.)
ISBN 978-2-7535-2035-6 Presses universitaires de Rennes, 2012, www.pur-editions.fr

dont il sera question plus loin dans cette introduction : elle nous permet cependant d'établir plusieurs points de différenciation efficaces. La question que pose la différenciation de ces quatre schèmes est bien celle de ce que le texte littéraire peut apprendre à la philosophie, de la manière dont il fait penser le lecteur philosophe ; mais on pourrait préciser : de la manière dont le texte littéraire déforme la pratique philosophique et l'appareil conceptuel dont elle se dote. C'est bien là l'un des enjeux du travail sur et à partir de la littérature : de savoir ce que la littérature fait à la philosophie, plus encore que de savoir ce que la philosophie en fait.

Dans ce volume, ce sont surtout les troisième et quatrième schèmes de cette classification qui seront explorés : c'était en effet le parti pris de ce travail collectif que de postuler une absence d'extériorité entre le matériau littéraire et la production philosophique. Mais, dans leur confrontation, les approches théoriques qui sont ici proposées soulèvent deux problèmes majeurs. Le premier est de savoir à quel type d'expérience exactement on a affaire avec le texte littéraire, et à quel type de réalité cette expérience nous confronte[11] ; c'est la condition d'une lecture philosophique cohérente du texte littéraire. Le second problème porte sur le type de texte littéraire que l'on est susceptible d'exploiter pour la théorie : bien souvent, c'est une littérature dont la prétention philosophique et théorique est déjà forte qui est explorée. Proust, Breton, Blanchot, Bataille : ces figures familières des textes philosophiques sur la littérature sont porteuses d'une forte charge théorique, et d'une vision du monde et de la littérature souvent détaillée dans des textes parallèles aux œuvres littéraires à proprement parler, aux poèmes, aux romans, aux pièces de théâtre. Qu'en est-il alors de la masse des autres textes littéraires, où la théorie ne s'offre pas évidemment au regard avide du philosophe ? Et qu'en est-il des textes mineurs, lus par un large lectorat, mais qui ne sont pas porteurs pour le lecteur d'un bouleversement littéraire et linguistique capable d'ébranler le langage philosophique ? Nous apprennent-ils aussi quelque chose, et quoi ? Encore une fois, c'est la question du type d'expériences philosophiques possibles à travers la littérature « en général » qui se pose, et à laquelle nous devons répondre.

La première section de cet ouvrage s'intéresse donc à ces expériences de la littérature. Les deux premiers textes nous permettent d'aborder frontalement la question de ce dont la littérature nous donne l'expérience, et des formes de cette expérience. Cette question est d'abord posée par Pierre Macherey dans les termes d'une impossible équivalence entre les textes littéraires et les textes philosophiques ; non que les premiers ne puissent pas nourrir la philosophie, mais parce que, contrairement à la philosophie dont l'outil fondamental est le concept, la

• 11 – Sur ce point, on peut se référer aux analyses sur le statut de l'objet littéraire développées par Jérôme David, notamment dans David J., « Une réalité à mi-hauteur. Exemplarité et généralisations savantes au xixe siècle », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, vol. 65, nº 2, 2010, p. 263-290.

« Le travail de la littérature », Daniele Lorenzini et Ariane Revel (dir.)
ISBN 978-2-7535-2035-6 Presses universitaires de Rennes, 2012, www.pur-editions.fr

littérature donne à penser à travers la mise en œuvre de situations particulières, déterminées inséparablement par ce qui est dit et par l'agencement discursif à travers lequel cela est dit : c'est l'opacité de la littérature qui fait son intérêt et sa particularité philosophique. Barbara Carnevali, pour sa part, se saisit de la *Recherche du temps perdu*, qui est probablement l'une des œuvres littéraires les plus travaillées par des philosophes, pour montrer comment s'y expose une philosophie sociale. Il s'agit donc de prendre en compte la philosophie du roman de Proust, telle qu'elle se développe narrativement dans la *Recherche* ; à travers la détermination de ce que cette philosophie du roman dit sur le statut de vérité et de réalité du texte, il est alors possible de chercher à caractériser l'expérience sociale qui constitue le contenu même du roman et qui est rendue accessible dans la lecture. Les trois textes suivants s'intéressent plus précisément à la manière dont la littérature permet à la philosophie de penser des réalités que le concept peine à embrasser, à la manière dont elle permet de thématiser une expérience par laquelle la philosophie doit en passer pour exister. Frédéric Worms montre ainsi comment l'invention des genres de l'autofiction et de l'œuvre-témoignage s'inscrit dans ce qu'il nomme le « moment du vivant », réaménageant radicalement la configuration des rapports entre vie et expression littéraire ; philosophiquement, il s'agit alors de saisir le problème posé par cette refonte de la manière même dont la vie est dicible. Au rebours, Jérémy Romero se penche sur le rapport entre la mort et les mots chez Michel Foucault : la littérature est précisément, pour la philosophie, le lieu d'appréhension de ce qui est à la fois bordure de la vie et bordure du langage ; ce que la philosophie peut faire de cette expérience est l'enjeu du travail philosophique. Judith Revel, enfin, s'interroge sur la manière dont Foucault et Merleau-Ponty ont, à quelques années d'intervalle et dans des contextes d'écriture tout à fait différents, traité de façon comparable la littérature : comme lieu de la différence possible et, partant, de l'irruption de pratiques nouvelles. C'est l'enjeu politique de cette expérience du langage qu'elle s'attache à montrer.

La deuxième section a trait plus spécifiquement à la prise en compte du médium littéraire dans l'étude philosophique de la littérature comme dans la philosophie elle-même. Martin Rueff s'intéresse ainsi à la portée morale de la littérature et, en dialogue avec ce qu'on a pu appeler le « tournant éthique » des études littéraires, dessine la possibilité d'une poétique des énoncés moraux : pour éviter l'illusion d'une littérature qui « dirait » simplement et directement des choses au lecteur, il propose les cadres de l'analyse inséparablement littéraire et philosophique d'un tel dire. Vincent Delecroix revient quant à lui sur la littérarité même de la philosophie et explore la différenciation entre philosophie et littérature en termes de genres littéraires. Repartant de la distinction historique tardive entre les deux activités pour en montrer les limites théoriques, il prend au sérieux

« Le travail de la littérature », Daniele Lorenzini et Ariane Revel (dir.)
ISBN 978-2-7535-2035-6 Presses universitaires de Rennes, 2012, www.pur-editions.fr

la parenté des deux activités et s'interroge sur la portée critique, méthodologique, et pour finir normative qu'aurait le fait de traiter la philosophie non pas comme traversée simplement par la littérature, mais comme l'un de ses genres. Philippe Sabot fait lui aussi de cette littérarité son objet, cette fois du côté de la littérature : prenant à rebours la thèse selon laquelle la littérature nous ferait connaître, notamment dans le domaine moral, à travers les comportements qu'elle montre, il examine à partir du cas du roman zolien comment la littérarité impose un cadre et des limites à l'exploitation philosophique. Marielle Macé, enfin, étudie à partir de Balzac les enjeux d'une pensée du style – comme manière d'être au milieu des autres –, pensée qui passe de façon privilégiée par l'écriture littéraire, lieu du style de l'écrivain. La pensée balzacienne du style constitue ainsi le lieu d'une réflexion sur la société à partir de formes esthétiques, au sens où elles suscitent un exercice de la sensibilité.

Mais une étude qui s'arrêterait là serait incomplète : si la littérature a une portée théorique pour la philosophie, elle a toujours en même temps (et la notion d'expérience nous invitait déjà à regarder de ce côté-là) une portée *pratique*. C'est sur cela qu'il faut à présent s'arrêter. Il nous semble en effet que les rapports que la philosophie entretient avec la littérature apparaissent de plus en plus intéressants et même incontournables pour ceux qui conçoivent la philosophie d'une manière assez particulière, que nous aborderons à l'aide des mots de Deleuze dans le premier chapitre de *Critique et clinique*, qu'il intitule « La littérature et la vie » :

> « Écrire n'est certainement pas imposer une forme (d'expression) à une matière vécue. La littérature est plutôt du côté de l'informe, ou de l'inachèvement, comme Gombrowicz l'a dit et fait. Écrire est une affaire de devenir, toujours inachevé, toujours en train de se faire[12]. »

La conception de la philosophie qui nous intéresse ici a beaucoup à voir avec ces idées de devenir, d'inachèvement, pour le dire en un mot, d'une *transformation* du regard et de la pratique toujours en train de se faire et se refaire. Dans la troisième section de ce volume, nous nous interrogeons donc sur le statut de cette manière particulière de faire philosophie, sur cette *attitude* philosophique, en en mettant en lumière une « région » spécifique, celle de l'éthique, où l'usage des textes littéraires est devenu vraiment fondamental.

Le trait principal et caractéristique de cette manière de « faire philosophie » – trait qui, du reste, s'avère commun à toutes les perspectives qui conçoivent la philosophie comme une pratique dont les objets essentiels seraient notre langage

• 12 – Deleuze G., *Critique et clinique*, Paris, Éditions de Minuit, 1993, p. 11.

« Le travail de la littérature », Daniele Lorenzini et Ariane Revel (dir.)
ISBN 978-2-7535-2035-6 Presses universitaires de Rennes, 2012, www.pur-editions.fr

ordinaire et notre vie quotidienne – est la réaction explicite contre l'idée (courante depuis le Moyen Âge) que la philosophie ne serait qu'un travail purement théorique. Les études de Pierre Hadot nous ont montré que cette idée était étrangère, et même inconnue aux philosophes anciens, qui concevaient au contraire la philosophie comme une manière de vivre forgée à travers une série d'exercices spirituels[13] ; chez Aristote aussi la vie « théorétique » n'était qu'une partie du tout plus vaste de la vie philosophique[14] : ce n'était que le sommet, le point hiérarchiquement plus élevé d'une manière philosophique de vivre qui ne se réduisait pas à l'activité contemplative d'un sujet enfermé dans l'auto-référentialité de sa pensée. Cependant, c'est précisément cette dernière conception (spéculative) de la philosophie qui s'est progressivement affirmée dans l'histoire moderne de l'Occident, et qui a « colonisé » l'idée ancienne de la philosophie comme manière de vivre : philosophie universitaire et cartésienne (ou mieux, postcartésienne), philosophie-connaissance, prérogative d'un sujet préalablement constitué, toujours déjà là, dont la « compétence » philosophique est garantie par les livres qu'il publie et le poste qu'il occupe dans les institutions de savoir – et non plus par la manière qu'il a de se conduire[15]. C'est la volonté explicite de critiquer cette philosophie-connaissance que l'on peut trouver à la racine de l'opposition hadotienne entre philosophie et discours philosophique – opposition reprise (et retravaillée) par Foucault lorsqu'il souligne le contraste entre ce qu'il appelle « spiritualité » et la philosophie –, mais aussi de certaines affirmations de Stanley Cavell qui constatent la profonde distance qui sépare la conception ancienne de la conception moderne de la philosophie[16]. L'objectif de ces auteurs est donc précisément de redonner de l'importance à l'idée de la philosophie comme pratique, attitude et conduite spécifiques : ainsi, ce sont la vie quotidienne et le langage ordinaire (notre « forme de vie », selon Wittgenstein) qui (re)deviennent l'objet principal du travail de la philosophie. Ce qui implique un rapport étroit de la philosophie avec (au moins) trois concepts : celui de transformation, celui d'immanence et celui d'attention.

En effet, si la philosophie est une manière de vivre, si elle se place du côté de la pratique plutôt que de la théorie, elle est essentiellement « exercice spirituel » de transformation de soi. Comme l'écrit Hadot, le perpétuel danger de la philosophie

• 13 – Cf. Hadot P., « Exercices spirituels », *Exercices spirituels et philosophie antique. Nouvelle édition revue et argumentée*, Paris, Albin Michel, 2002, p. 22-23 et 65.

• 14 – Cf. Hadot P., « La philosophie antique : une éthique ou une pratique ? », *Études de philosophie ancienne*, Paris, Les Belles Lettres, 1998, p. 225.

• 15 – Cf. Hadot P., « Exercices spirituels », *op. cit.*, p. 71-72.

• 16 – Cf. Hadot P., « La philosophie comme manière de vivre », *Exercices spirituels et philosophie antique*, *op. cit.*, p. 292-299 ; Foucault M., *L'herméneutique du sujet. Cours au Collège de France. 1981-1982*, Paris, Seuil/Gallimard, 2001, p. 16-20 ; Cavell S., *Philosophie des salles obscures*, trad. de N. Ferron, M. Girel et É. Domenach, Paris, Flammarion, 2011, p. 282.

« Le travail de la littérature », Daniele Lorenzini et Ariane Revel (dir.)
ISBN 978-2-7535-2035-6 Presses universitaires de Rennes, 2012, www.pur-editions.fr

serait alors de « se cantonner dans le rassurant univers des concepts », au lieu de « s'engager dans le risque de la transformation radicale de soi[17] », qui est aussi et toujours transformation des autres et du monde entier. Mais cette transformation de soi, des autres et du monde ne vise pas la béatitude éternelle, ou l'utopie réalisée. Foucault l'explique très bien dans son dernier cours au Collège de France : elle est complètement immanente, elle ne donne pas accès à un « autre monde » et à une « autre vie », mais plutôt à un monde et une vie *autres*[18] – c'est-à-dire les mêmes, *transfigurés*. Par ailleurs, cette idée d'immanence est fondamentale aussi pour la philosophie du langage ordinaire d'inspiration wittgensteinienne et pour le perfectionnisme émersonien[19] : parce que, si le quotidien est à critiquer en tant que lieu des conventions irréfléchies, des préjugés et du conformisme, cependant cette critique ne peut jamais prendre la forme de l'outrepassement, de la transcendance métaphysique. Au contraire, elle doit se configurer comme une transformation *immanente* au quotidien lui-même[20], une transformation toujours en devenir, donc, toujours inachevée (mais cela ne veut pas dire qu'elle soit inefficace), sans conclusion définitive ni repos en paix – comme celle qui caractérise les exercices spirituels de Sonny Rollins dont Arnold I. Davidson parle dans l'article ici proposé[21]. Enfin, en songeant à l'œuvre de Simone Weil, d'Iris Murdoch et de Cora Diamond, on peut ajouter à ce cadre, très schématique, le rôle fondamental de l'*attention* : une philosophie pratique de la transformation immanente de soi, des autres et du monde, en effet, ne saurait pas vivre dans un espace aseptisé, indifférencié, ni dans un temps uniforme marqué de façon régulière par des moments de choix explicite parmi un ensemble de possibilités déjà données à l'avance. Au contraire, elle sera une philosophie de l'espace et du temps discontinus – c'est-à-dire, du *kairos* (l'occasion propice[22]) et de l'événement. Ce qui implique, comme le suggère Sandra Laugier, de considérer l'exercice aigu de l'attention, la capacité d'exploration et l'apprentis-

• 17 – Hadot P., « Mes livres et mes recherches », *Exercices spirituels et philosophie antique*, *op. cit.*, p. 371.

• 18 – Cf. Foucault M., *Le courage de la vérité. Le gouvernement de soi et des autres II. Cours au Collège de France. 1984*, Paris, Seuil/Gallimard, 2009, p. 292-293.

• 19 – Cf. Cavell S., *Conditions nobles et ignobles*, trad. de C. Fournier et S. Laugier, Paris, Éditions de l'Éclat, 1993.

• 20 – Cf. Laugier S., « Langage ordinaire et exercice spirituel », *in* Davidson A. I. et Worms F. (dir.), *Pierre Hadot, l'enseignement des antiques, l'enseignement des modernes*, Paris, Éditions Rue d'Ulm/Presses de l'École normale supérieure, 2010, p. 69. « Le monde n'est pas tel qu'il devrait être, chacun en convient. Mais ce n'est que dans ce monde que je puis changer (et qu'il y a un sens à parler de changement) : il n'y en a pas d'autre. » (*Ibid.*, p. 75.)

• 21 – Cf. Davidson A. I., « Exercices spirituels, improvisation et perfectionnisme moral : à propos de Sonny Rollins », *infra*, p. 229-242.

• 22 – *Kairos* qui, du reste, comme le remarque Michel de Certeau, « est un *nœud* [très] important dans toutes les pratiques quotidiennes » ; Certeau M. de, *L'invention du quotidien. I. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990, p. 127.

« Le travail de la littérature », Daniele Lorenzini et Ariane Revel (dir.)
ISBN 978-2-7535-2035-6 Presses universitaires de Rennes, 2012, www.pur-editions.fr

sage à *voir* (ce qui veut dire, en même temps, *percevoir* et *imaginer*) les détails, les différences, ce qui « compte » dans notre vie ordinaire – de considérer tout cela comme un élément central de notre compétence philosophique et morale[23].

D'où, finalement, l'intérêt vital aussi de cette « posture » philosophique pour la spécificité de l'expérience que la littérature nous propose. À travers elle, l'agent moral se trouve lancé dans une « aventure » de la personnalité qui n'est pas banalement « illustrative » d'une série préfixée de possibilités, mais qui lui ouvre un espace habitable de travail de soi sur soi et de créativité éthique – et qui l'expose aussi, bien sûr, à l'imprévu, à la possibilité de l'échec et au risque permanent de manquer cette aventure[24]. Comme l'écrit Diamond, « nous ne pouvons pas voir l'intérêt moral de la littérature à moins de reconnaître les gestes, les manières, les habitudes, les tours de langage, les tours de pensée, les styles de visage, comme moralement expressifs – d'un individu ou d'un peuple. La description intelligente de ces choses fait partie de la description intelligente, aiguisée, de la vie, de ce qui importe, de ce qui fait la différence, dans les vies humaines[25] ». Il ne s'agit donc pas pour la philosophie d'utiliser la littérature comme un pur *instrument* au service d'une « conception moraliste de la moralité[26] » ; bien au contraire, la pertinence éthique et philosophique de la littérature réside précisément dans sa nature *anti*-théorique et *anti*-métaphysique, dans la spécificité de l'expérience qu'elle propose aux lecteurs et dans un type d'« exemplarité » qui ne consiste pas en la transmission d'une vérité déjà établie par des modèles illustratifs de pensée et de conduite[27], mais qui a plutôt à voir avec la libre expérimentation de nouvelles façons de vivre et la mise à l'épreuve critique de toute vérité préalablement acceptée. En d'autres termes, la philosophie conçue comme une entreprise essentiellement pratique, comme une série d'exercices spirituels de l'attention qui visent à transfigurer nous-mêmes, les autres et le monde entier – la philosophie ainsi conçue découvre dans la littérature un lieu qui lui permet de se mettre elle-même « en jeu », en prenant ainsi le risque de s'adresser aux textes littéraires non pas du point de vue rassurant d'une connaissance préformée, mais en s'engageant à travers eux dans une véritable transformation *perfectionniste* (au sens de Cavell), dans une mise

• 23 – Cf. Laugier S., « L'éthique comme attention au particulier », *Wittgenstein. Le mythe de l'inexpressivité*, Paris, Vrin, 2010, p. 193-226. Voir aussi Laugier S., « Littérature et exploration éthique », *infra*, p. 165-182.

• 24 – Cf. Diamond C., « Passer à côté de l'aventure, réponse à Martha Nussbaum », *L'esprit réaliste. Wittgenstein, la philosophie et l'esprit*, trad. de E. Halais et J.-Y. Mondon, Paris, PUF, 2004, p. 417-428.

• 25 – Diamond C., « Se faire une idée de la philosophie morale », *L'esprit réaliste*, *op. cit.*, p. 507.

• 26 – Diamond C., « Différences et distances morales : quelques questions », *in* Laugier S. (dir.), *Éthique, littérature, vie humaine*, Paris, PUF, 2006, p. 94.

• 27 – Cf. Halais E., « L'exemplarité », *Une certaine vision du Bien*, Paris, PUF, 2008, p. 137-163.

« Le travail de la littérature », Daniele Lorenzini et Ariane Revel (dir.)
ISBN 978-2-7535-2035-6 Presses universitaires de Rennes, 2012, www.pur-editions.fr

à l'épreuve perpétuelle de son propre statut, de ses objets et de ses pratiques. La littérature, dans les œuvres des auteurs dont nous avons brièvement parlé (et dans bien d'autres), se configure alors comme l'un des exercices spirituels privilégiés de la philosophie[28], un exercice qui, comme l'écriture et la littérature elles-mêmes, est toujours en devenir, toujours en train de se faire – pour utiliser les mots de Deleuze – c'est-à-dire toujours à recommencer.

Ainsi, une série d'interrogations surgit, qui est évidemment liée à la première série de questions que nous avons mentionnée plus haut : que signifie, concrètement, faire travailler la littérature à l'intérieur de la philosophie ? Qu'est-ce que ce travail apporte à la philosophie, à travers la spécificité de l'expérience (à la fois esthétique, épistémologique et morale) que la littérature nous propose ? En quoi la littérature transforme-t-elle la pratique même de la philosophie, à quel niveau (est-ce au niveau de la réflexion, de la lecture, de l'écriture, ou bien de la vie philosophique elle-même ?) et quelle forme cette transformation, que nous pourrions définir comme « spirituelle », ou bien « perfectionniste », assume-t-elle ? Et encore : quel est le rapport entre l'« ordinaire » de nos vies et l'« ordinaire » qui nous est montré par les textes littéraires – s'agit-il du *même* ordinaire ? En d'autres termes, on peut se demander quelle est la relation entre percevoir et imaginer, ou entre expérience et expérimentation[29], et, par ailleurs, quelle est la spécificité philosophique (s'il y en a une) du travail de la littérature, par rapport à d'autres pratiques – comme le cinéma, la peinture ou la musique.

La troisième section de ce volume présente des perspectives qui, d'une manière ou d'une autre, posent ces questions. D'abord, Sandra Laugier élabore plus en détail les concepts fondamentaux que nous venons d'évoquer : suivant de près la réflexion de Cora Diamond, elle soutient que l'éthique est moins une « théorie » qu'une « exploration perceptive », guidée par la question de ce qui compte, ce qui est important pour nous, de ce qui mérite (et requiert) notre attention. Ainsi, la littérature assume le rôle d'une expérience incontournable pour la philosophie en

• 28 – Bien sûr, on peut songer à ce propos aux réflexions hadotiennes sur la lecture comme exercice spirituel (cf. Hadot P., « Exercices spirituels », *op. cit.*, p. 65-74), mais il ne faudrait pas oublier une autre question, qui reste peut-être un peu de côté dans ce volume : la question de l'écriture elle-même comme exercice spirituel ou, en d'autres termes, de la « fonction *éthopoiétique* » de l'écriture ; cf. Foucault M., « L'écriture de soi », *Dits et écrits II, 1976-1988*, Paris, Gallimard, 2001, p. 1234-1249.

• 29 – En effet, l'idée d'« expérimentation » implique une mise à l'épreuve et donc une modification possible de notre « expérience », ou de toute façon une création d'expériences *nouvelles*. De même, l'exercice de l'imagination entretient un rapport très particulier avec la perception, dans la mesure où c'est par son biais que l'on peut *dépasser* les limites de la perception, ou mieux en *élargir* le champ d'application. C'est précisément la possibilité d'une pareille mise à l'épreuve de notre expérience et d'un pareil élargissement de notre perception qui nous est offerte par la littérature. Sur cette question, voir encore Laugier S., « Littérature et exploration éthique », *infra*, p. 165-182.

« Le travail de la littérature », Daniele Lorenzini et Ariane Revel (dir.)
ISBN 978-2-7535-2035-6 Presses universitaires de Rennes, 2012, www.pur-editions.fr

général, et pour l'éthique en particulier : c'est grâce à elle que nous pouvons nous éduquer à voir les détails, à voir les choses comme elles sont et à être attentifs à la texture morale de notre vie ordinaire. Les trois textes qui suivent proposent une application très cohérente de ces idées à des matériaux littéraires, par des biais à chaque fois un peu différents. Solange Chavel montre comment il est possible, à travers la discussion de trois romans du XXe siècle, d'apporter une contribution significative aux perspectives théoriques, *trop* théoriques, de la philosophie politique contemporaine sur la question des frontières et du rapport à l'autre, à l'étranger ; et ce, parce que la lecture de ces ouvrages littéraires, qui nous montrent une certaine manière d'organiser le monde humain, nous permet de *faire attention* à des éléments qu'un discours démonstratif plus abstrait risquerait tout simplement de *ne pas voir*. Emmanuel Halais, à son tour, nous présente les résultats d'un vrai exercice de l'attention, appliqué à la lecture du *De Profundis* d'Oscar Wilde – exercice qui lui permet d'en dégager un autre, celui que Wilde lui-même a accompli sur lui-même en écrivant ce texte. L'analyse d'une œuvre littéraire – certes, porteuse d'une richesse théorique non commune – devient ainsi le biais pour explorer une série de thèmes que nous n'hésiterons pas à définir comme « perfectionnistes » (dans le sens de Cavell). Enfin, dans ce même sillage, Marie McDonough met en conversation la réflexion cavellienne sur la communauté politique – conçue comme un même corps défini par l'usage d'un langage partagé –, avec deux textes fondateurs de la littérature environnementale américaine. Elle suggère ainsi que la littérature peut être considérée comme un instrument éthique de constitution et renforcement perfectionniste de soi, ainsi que comme un très puissant outil de construction politique – puisque c'est à travers elle que, précisément, l'on peut arriver à construire une communauté de lecture dont l'existence était auparavant seulement potentielle.

Cette troisième section du volume se clôt avec un texte qui peut sembler au premier abord déplacé (puisque son objet n'est pas la littérature), mais qui au contraire ne fait que relancer les mêmes questionnements, pour les mener encore plus loin – en montrant qu'il ne serait pas sage ni utile d'en limiter la portée au seul rapport philosophie/littérature. Arnold I. Davidson nous montre en effet que la musique aussi constitue un champ d'intérêt éthique pour la philosophie, un champ où les thématiques de l'attention, de la transformation de soi et des autres, des exercices spirituels et du perfectionnisme moral se nouent d'une façon, si possible, encore plus étroite. Épilogue, plutôt que « conclusion », qui voudrait offrir une ouverture et faire signe vers un travail futur, un travail qui serait appelé à poser les questions que l'on a abordées sur l'usage du littéraire en philosophie à propos de bien d'autres pratiques, de bien d'autres activités où l'être humain se trouve impliqué.

« Le travail de la littérature », Daniele Lorenzini et Ariane Revel (dir.)
ISBN 978-2-7535-2035-6 Presses universitaires de Rennes, 2012, www.pur-editions.fr

C'est pour la pluralité des approches que nous avons opté, et il nous semble que l'un des enjeux de ce volume est de réussir à confronter cette pluralité, non pour en dégager forcément des constantes ou des similitudes, mais précisément pour interroger ce rapport à la pratique de lecture et d'écriture littéraires qui permet à la philosophie de se nourrir, sur un mode très particulier, de la littérature. Il semble que la philosophie traite moins de la littérature qu'elle n'y trouve un lieu à l'intérieur duquel elle s'exerce ; l'intimité qu'elle entretient avec « le littéraire » se traduit par des modes de connexion entre l'activité philosophique et ses supports littéraires qu'il nous paraît important d'expliciter, en voyant la manière même dont la philosophie construit ou reconstruit la catégorie de « littérature » dans sa propre activité. Si nous avons préféré à maintes reprises l'adjectif de « littéraire » au nom « littérature », c'est notamment pour mettre l'accent sur les enjeux de catégorisation des différents types discours, des différents répertoires, y compris à l'intérieur d'un même texte, et sur la manière dont nous construisons ces répertoires en même temps que les outils d'analyse qui nous permettent de nous y rapporter et, partant, la modalité de discours philosophique qui nous semble lui convenir. Nos pratiques de la littérature ouvrent des manières de philosopher qui ne leur préexistaient pas, et modifient ceux que nous travaillions déjà.

Nous remercions tous les auteurs qui ont contribué à ce volume : après avoir aimablement accepté notre invitation à participer au colloque « Le travail de la littérature. Usages du littéraire en philosophie » de mai 2011, c'est leur enthousiasme intellectuel et leur disponibilité à la discussion qui nous ont permis de concevoir cette continuation écrite d'un si riche dialogue inauguré ailleurs. Nous sommes reconnaissants aussi, et tout particulièrement, à Arnold I. Davidson, dont la venue à Paris a été le véritable point de départ de l'organisation du colloque, ainsi qu'à Frédéric Gros, Sandra Laugier et Frédéric Worms, pour leur soutien scientifique, leur aide pratique et leurs constants encouragements. Nos vifs remerciements vont aussi aux membres du comité de lecture, dont le travail scrupuleux sur la première version du manuscrit de ce volume a été fondamental : Pierre Campion, Christiane Chauviré, Pierre Chiron, Mariapaola Fimiani, Alexandre Gefen, Orazio Irrera, Carlos Lévy, Marie-Emmanuelle Plagnol, Jean-Marie Schaeffer, André Stanguennec. Cet ouvrage n'aurait pu se faire sans soutiens humains et institutionnels : nous tenons à remercier de tout cœur, pour leur soutien logistique, organisationnel et financier, l'équipe d'accueil « Lettres, idées, savoirs » de l'université Paris-Est Créteil, ainsi que le Centre international de recherches en philosophie, lettres, savoirs (CIRPHLES) et le Centre

« Le travail de la littérature », Daniele Lorenzini et Ariane Revel (dir.)
ISBN 978-2-7535-2035-6 Presses universitaires de Rennes, 2012, www.pur-editions.fr

international d'étude de la philosophie française contemporaine (CIEPFC) de l'École normale supérieure, avec leurs directeurs, Marie-Emmanuelle Plagnol, Claude Debru et Frédéric Worms. Notre gratitude va aussi à l'école doctorale « Cultures et sociétés » du PRES Paris-Est et à son directeur, Pierre Chiron, pour son soutien, à Roberto Poma pour ses encouragements et à Jean-Charles Darmon pour ses conseils.

« Le travail de la littérature », Daniele Lorenzini et Ariane Revel (dir.)
ISBN 978-2-7535-2035-6 Presses universitaires de Rennes, 2012, www.pur-editions.fr